

plus de sang fût versé. Il recommanda aux ambassadeurs ses soldats qu'il déliait de leur serment de fidélité et remit au général Kanzler le soin de traiter des conditions de la capitulation.

« Le drapeau blanc était hissé, il fallut obéir; Charette eut besoin qu'on le lui dit deux fois. Les Piémontais, voyant qu'ils n'avaient plus rien à craindre, s'avancèrent vers la brèche et ouvrirent à 100 mètres, sur les zouaves, une effroyable fusillade. Ainsi provoqués par une lâche trahison, les zouaves ripostèrent énergiquement et les masses italiennes durent reculer.

» A ce moment, Kanzler signait à la villa Albani l'acte de capitulation. La ville de Rome, sauf la cité Léonine, était livrée aux troupes de Victor-Emmanuel. La garnison papale devait sortir avec les honneurs de la guerre » (Mgr FÈVRE, *Pie IX.*)

Le 21 septembre, à 7 heures, les zouaves qui avaient passé la nuit sous la colonnade de Saint-Pierre se formèrent en carré. Le colonel Allet leur fit présenter les armes, et, élevant son épée, cria : « Vive Pie IX, pontife et roi ! » Les zouaves répétèrent cette acclamation; puis les dragons et les artilleurs déchargèrent en l'air leur carabine, comme pour donner une dernière salve d'honneur. Ce grand bruit des voix et des armes attira l'attention du Pape; il ouvrit la fenêtre, fixa sur ses chers zouaves un long regard tout chargé de tendresse et, refoulant ses larmes, il leur donna une dernière bénédiction.

Cette scène avait été trop forte pour le cœur paternel de Pie IX; sa voix s'éteignit dans les sanglots; il tomba à moitié évanoui dans les bras de son entourage.

Lorsqu'il fut revenu à lui, il chercha la solitude dans les salles de Raphaël. « Les pauvres enfants, disait-il, daigne le ciel les récompenser! C'est un grand crime; il doit retomber sur la tête de ceux qui l'ont commis. » Avant de déposer les armes, les soldats pontificaux défilèrent sur le front de l'armée italienne. Quand celle-ci avait fait son entrée dans Rome, la Prusse protestante avait voulu être représentée à cette

fête, et l'on vit parmi les officiers du Piémont le comte d'Arnim en grand uniforme. C'était lui qui, le 19 septembre, avait convoqué le Corps diplomatique et avait prié ses collègues de signer une adresse au Saint-Père l'invitant à ne pas faire d'opposition à l'entrée des troupes italiennes. Disons que le Corps diplomatique tout entier s'était refusé à signer pareille adresse.

L'entrée des Italiens à Rome fut le signal d'atrocités inouïes commises sur les soldats pontificaux par une bande de vagabonds. Contre ceux-ci le gouvernement s'abstint de toute répression. Ne fallait-il pas gagner des voix pour le plébiscite qui allait porter au Quirinal le trône de Victor-Emmanuel?

Restait cependant à s'emparer de ce Quirinal des Papes dont le nouveau roi voulait faire sa résidence.

Le 7 novembre, le général La Marmora avait écrit au cardinal Antonelli que le Conseil des ministres ayant résolu d'annexer le Quirinal au domaine royal, il priait en conséquence le ministre d'envoyer les clés du palais. Antonelli répondit ce que Pie IX avait déjà fait dire au général Cadorna : « Depuis quand les voleurs ont-ils besoin de clés pour ouvrir les portes? »

Ces fières paroles n'étaient pas de nature à faire reculer l'usurpateur, et le Quirinal fut pris de force.

Le crime était donc consommé; le Souverain Pontife n'était plus que le prisonnier du Vatican. Dans une encyclique qu'il dut faire imprimer à Genève, Pie IX, à la face du monde, déclara nuls les actes et décrets de l'usurpateur. A cette protestation, les gouvernements d'Europe répondirent par des témoignages platoniques de respect. Il n'y eut qu'une petite république américaine, l'Équateur, qui protesta. Il sembla que l'antique honneur chrétien avait trouvé là son dernier refuge. Garcia Moreno éleva la voix contre « l'inique invasion de Rome et l'esclavage du Pontife romain. » A la lecture de cette énergique réprobation Pie IX s'écria : « Ah! si celui-là était un roi puissant, le Pape aurait un appui dans le monde!



DERNIÈRES ANNÉES DE PIE IX

Cette magnifique composition représentant Pie IX déjà vieilli, mais protégé par le Sauveur lui-même et entouré d'anges symboliques, a été dessinée spécialement pour nous par un artiste de talent, M. Imlé.

XVI. VIE INTIME DE PIE IX — TRAITS
CHARMANTS — PIE IX ET LES ENFANTS —
LES TRANSTÉVÉRINS

Il est temps de reposer notre cœur de toutes ces infamies. Bien que nous n'ayons pas cessé, dans cette étude, d'avoir les yeux fixés sur la grande victime de la révolution, il convient de la voir de plus près, de pénétrer plus avant dans sa vie intime.

Pie IX était d'une taille au-dessus de la moyenne, et il avait dans toute sa personne une grâce et une distinction qui frappaient tous les visiteurs. Son regard était ouvert; sa voix était douce, sonore et pleine d'harmonie. Que de fois les étrangers ne se sont-ils pas extasiés en l'entendant résonner sous les voûtes de Saint-Pierre dans le chant de la *Préface* ou du *Pater*, ou lorsque, dans les solennels accents de la bénédiction papale, le jour de Pâques, elle traversait la place Vaticane, et que ses derniers échos allaient dépasser le grand Obélisque!

Dans la conversation, la parole de Pie IX était élégante, nette et simple; elle brillait dans le discours familier par une grâce spirituelle, une affabilité touchante. Dans la prédication, cette parole atteignait sans efforts jusqu'à l'éloquence.

Un illustre voyageur écrivait, après avoir été reçu en audience par Pie IX : « J'ai pu voir enfin le Pape! j'ai eu ce bonheur! C'est une figure angélique, c'est la grâce, la dignité, la douceur, la finesse même. Son coup d'œil est d'une vivacité et d'une pénétration supérieure. »

« Il est né souverain, écrivait un prince après avoir vu le Pape. » Cela était vrai; c'était l'impression qu'on en recevait tout d'abord. Un grand seigneur romain, après sa première audience, exprimait, avec non moins d'énergie, la même pensée : « C'est un roi, et on croirait qu'il l'a toujours été. »

Un soldat français, dans son franc langage, disait en parlant de Pie IX : « Cela fait du bien rien que de voir cette figure-là! Quand on sort de chez le Pape, on emporte du calme et de la joie pour le reste de la journée. »

Après comme avant la spoliation de ses États, Pie IX demeura accessible à tous, heureux de recevoir ses enfants, ingénieux dans ses exhortations, caressant et spirituel dans son éloquence facile, compatissant à toutes les souffrances, veillant à tous les intérêts. Les juifs eux-mêmes, les juifs dont la papauté s'est toujours montrée la protectrice quand les gouvernements, pour se garantir de leurs envahissements les poursuivaient partout, les juifs trouvaient en lui un défenseur.

Dès les premières années de son pontificat, Pie IX travailla à améliorer le *Ghetto* et à le rendre plus habitable. Une députation israélite vint lui témoigner sa reconnaissance et lui fit hommage d'un calice antique, conservé depuis deux siècles dans le *Ghetto*. Pie IX reçut les envoyés avec bonté :

« Mes enfants, leur dit-il, j'accepte votre présent avec plaisir, et je vous remercie. »

Puis, s'asseyant à son bureau, il écrivit sur le premier morceau de papier qui lui tomba sous la main :

Bon pour mille écus. Et, après avoir apposé sa signature :

« Acceptez à votre tour cette faible somme, dit-il aux députés, et distribuez-la, de la part de Pie IX, aux malheureuses familles du *Ghetto*. »

A quelques jours de là, le Saint-Père, passant près de ce quartier, aperçut un malheureux vieillard étendu, presque sans vie, sur le pavé de la rue.

Il descend de son carrosse et s'approche.

« C'est un juif, » disait le peuple; et personne ne lui portait secours.

« Que dites-vous? s'écria le Pape en s'adressant aux assistants. N'est-ce pas un de nos semblables qui souffre? Il faut le secourir. »

Et le relevant lui-même, aidé des prélats qui l'accompagnaient, il le fit porter dans sa voiture, le reconduisit à sa demeure, et ne le quitta qu'après l'avoir vu revenir à lui.

Pauvre pour lui-même dans sa vie et dans sa nourriture, Pie IX donnait roya-

lement sitôt qu'il s'agissait de soulager la misère. En arrivant au trône, les Souverains Pontifes ont coutume d'accorder à leur peuple ce qu'on appelle, à cause de la circonstance, don de joyeux avènement. Pie IX se garda bien de manquer à cet usage. Quel fut son présent? Chacun des curés de Rome et des environs — ils sont plus de cinquante — reçut une somme de 50 écus romains (280 francs) pour subvenir à l'établissement de pauvres jeunes filles; 10 000 écus (environ 60 000 francs) furent expédiés, avec la même destination, dans les diverses provinces des États pontificaux; 6000 écus (35 000 francs) furent distribués en aumône aux pauvres de Rome; la plus grande partie des objets déposés par des indigents dans les monts-de-piété en fut retirée; enfin des prisonniers détenus pour dette virent s'ouvrir devant eux les portes de leur prison; Pie IX avait donné satisfaction à leurs créanciers.

D'autres fois, sa charité prenait un caractère encore plus délicat.

Un matin, Pie IX parcourait une des salles du Vatican : il était seul. Il aperçut un jeune homme en contemplation, je devrais dire en extase, devant une admirable fresque de Raphaël. Le Pape se garda bien d'interrompre le visiteur, mais quand celui-ci tourna la tête, il aperçut un vieillard en robe blanche qui le regardait en souriant. Pie IX avait deviné une âme d'artiste :

« Vous êtes peintre, mon enfant?

— Oui, Saint-Père.

— Vous êtes venu à Rome pour étudier?

— Oui, Saint-Père.

— Vous êtes, sans doute, élève de l'Académie de peinture?

— Hélas! non.

— Alors, vous avez un professeur?

— Non, Saint-Père, je suis trop pauvre; j'étudie seul et Raphaël est mon maître.

— Eh bien! mon enfant, entrez à l'Académie; voulez-vous? je payerai votre trousseau.....

— Oh! Saint-Père!.....

— Ne me remerciez pas.

— Votre Sainteté ignore..... que.....

— Parlez, dit Pie IX avec bonté.

— Je suis protestant.

— Oh! oh! fit en riant le Pape, cela ne regarde pas l'Académie!..... » Le jeune homme eut, depuis ce jour, sa pension à l'Académie payée par le Souverain Pontife.

Pendant plus de trente ans, celui dont la tiare rayonne au-dessus de la couronne de tous les autres rois se contentait d'un ordinaire dont se trouveraient assez mal les ouvriers eux-mêmes et les plus pauvres ménages. Sa table était si frugale que la dépense journalière variait entre 3 et 4 francs de notre monnaie.

Dès le premier jour de son pontificat, le maître d'hôtel se récriait sur cette économie :

« Je suis, dit Pie IX, un pauvre prêtre de Jésus-Christ; vous aurez donc soin de me servir comme un pauvre prêtre. Toute ma fortune, disait-il encore, est l'héritage de mes sujets pauvres : ce sont mes enfants. »

Son repas du soir était des plus légers. Un potage et deux pommes de terre cuites à l'eau avec un fruit en faisaient tous les frais. Les pommes de terre étaient de temps immémorial dans le menu de la collation du soir. Aussi, au moment où Rome était menacée par les Piémontais, Pie IX disait-il un jour plaisamment à l'un des camériers : « Vous savez, *caro mio*, que le Pape mange tous les jours deux pommes de terre. On ne sait pas ce qui peut arriver : il faut vous en procurer quelques sacs. »

En toute saison, Pie IX se levait à 5 h. 1/2 et se couchait à 10 heures. Chaque matin, il donnait une heure entière à l'oraison. A 7 h. 1/2 il célébrait les saints mystères, on sait avec quelle dévotion communicative. Puis venaient les conférences avec les cardinaux ou avec les évêques reçus en audience. Presque tous les après-midi se passaient à donner ces audiences publiques dont chaque visiteur emportait un parfum inoubliable. Le Pontife avait trouvé pour chacun un mot gracieux et juste, une de ces fines réparties que l'on gardait dans son cœur pour jamais.

Dans une de ces audiences publiques que le Saint-Père donnait tous les quinze jours, et pendant lesquelles chacun pouvait avoir accès auprès de lui, un jeune écolier se présenta. « Saint-Père, dit-il, j'ai su qu'il y a quelques années, vous aviez bien voulu exaucer la requête d'un jeune enfant; encouragé par cet exemple, je viens vous en faire une, moi aussi. Ma mère est une pauvre veuve et ne peut m'acheter mes livres de classe. Je voudrais bien cependant en avoir comme mes camarades, car je désire étudier et m'instruire. »

Le Pape embrassa l'enfant; et, sans plus de difficulté, lui remit un doublon (environ 20 francs de notre monnaie). Et ayant appris le soir, par une personne de confiance, que notre écolier s'était, en effet, rendu chez un libraire et y avait acheté les livres dont il avait parlé, le Pape lui fit envoyer 10 écus pour lui et pour sa pauvre mère.

Avec les enfants, la charité de Pie IX était aussi généreuse qu'elle semblait inépuisable.

Dans une petite notice sur Pie IX, imprimée à Tours, nous lisons qu'un jeune enfant de douze ans écrivait directement au Pape :

« Saint-Père, ma mère est veuve, malade et infirme; elle est dans la plus complète misère; c'est moi seul qui la soigne et qui la soutiens. Je ne peux lui acheter plusieurs objets de première nécessité et les médicaments qui lui sont indispensables.

» J'aurais besoin de 33 *paoli* (16 ou 18 francs de notre monnaie). Si Votre Sainteté voulait bien me le permettre, j'irais demain les lui demander. »

Touché à la lecture de cette lettre naïve, le Saint-Père donna l'ordre qu'on lui amenât l'enfant, s'il se présentait.

Le petit solliciteur ne manqua pas au rendez-vous qu'il avait donné lui-même; et répéta ce qu'il avait écrit dans sa lettre. Pie IX lui remit deux pièces d'or (environ 36 *paoli*) : « C'est 3 *paoli* de trop, dit l'enfant; je n'ai pas de quoi vous rendre. »

Le Pape se prit à rire de la naïveté de l'enfant et lui dit de les garder.

Puis, l'ayant fait suivre pour s'assurer

s'il faisait bien les emplettes qu'il avait indiquées, et ayant obtenu de bons renseignements, il le fit revenir et lui annonça qu'il se chargeait de son éducation et de son avenir. Et comme l'enfant s'excusait, sous prétexte qu'il ne pouvait quitter sa mère dont il était toute la ressource :

« Eh bien! ajouta le Pape, puisque ta mère est si pauvre, et toi si bon enfant, je me charge de tous deux. »

Tous ces traits et mille autres avaient rendu Pie IX l'idole du peuple, du vrai peuple de Rome, particulièrement dans le *Transtévère*, le quartier au delà du Tibre, le plus populeux de Rome.

Un jour, le bruit s'y répand que Pie IX est malade. A cette nouvelle, grande rumeur dans tout le quartier. Toute la population voulait se rendre au Quirinal pour voir le Pape et s'assurer par elle-même de l'état de sa santé.

Mais une telle visite devant être un peu bruyante pour un malade, on résolut de n'envoyer qu'une députation. En conséquence, quatre *Transtévérins* se rendirent au Quirinal et demandèrent à voir le Pape.

Ce n'était pas un jour d'audience. Pie IX était occupé dans son cabinet d'étude; on refusa de les recevoir. Ce refus ne fit qu'exciter le désir des envoyés.

« C'est une preuve certaine que le Pape est malade, se dirent-ils entre eux : peut-être le mal est-il bien grave! »

Ils se concertent; puis, élevant la voix :

« Nous voulons voir le Pape, ajoutent-ils, nous sommes députés du *Transtévère*; il est malade, on nous le cache. Qu'on aille dire à Sa Sainteté que nous attendons. »

Le Saint-Père, informé de ce qui se passait, ordonna qu'on fit immédiatement entrer ses *Transtévérins*.

« Eh bien! mes enfants, leur dit-il, dès qu'ils furent près de lui, qu'y a-t-il donc?.... que désirez-vous? »

— Rien, *Santo Padre*; nous voulions seulement vous voir. Le bruit court dans le *Transtévère* que vous êtes malade, et nous sommes venus nous assurer de la vérité. »

Le Pape les remercia en souriant et les tranquillisa sur son état.

« Vous direz partout, ajouta-t-il, que je me porte très bien, que vous m'avez trouvé travaillant. »

Puis il leur donna sa bénédiction.

« *Santo Padre*, dirent les députés en se retirant, que Votre Sainteté sache bien que si jamais elle a besoin de nous, nous sommes là. »

Les habitants des villages voisins de Rome témoignaient le même enthousiasme que les habitants de la capitale, lorsqu'il arrivait au Saint-Père de sortir de la ville : c'était à qui pourrait parvenir jusqu'à sa voiture. S'il se promenait familièrement à pied, la nouvelle en était aussitôt répandue, et bientôt une foule nombreuse l'entourait pour recevoir sa bénédiction.

Lorsqu'il rentrait dans Rome, des flots de peuple se trouvaient sur son passage pour acclamer son retour. Un jour qu'il revenait d'Albano, plus de quarante mille personnes allèrent à sa rencontre.

Nous ne voulons pas fatiguer le lecteur, mais ces anecdotes ont tant de charmes, on y voit si bien le cœur du père, que nous ne résistons pas au plaisir de détacher encore ces deux faits rapportés dans le livre de M. l'abbé Dumax. Le premier concerne les soldats français pour lesquels Pie IX éprouvait une véritable sympathie; le second, un pauvre colporteur qui, pour gagner sa vie, n'avait pas craint de vendre un libellé contre le Souverain Pontife lui-même.

Un jour, du milieu d'un groupe de soldats agenouillés sur le passage du Pape, l'un d'eux se lève après avoir reçu la bénédiction du Pontife et lui présentant une feuille de papier : « Saint-Père, dit-il, on serait bien heureux au pays si vous vouliez leur envoyer votre bénédiction par écrit.

— Mais, mon fils, dit Pie IX, je n'ai ni plume, ni encre.

— On y a pourvu, Saint-Père, » répond le soldat. Et sans se laisser intimider, il tire une plume et un encrier de sa poche.

« Mais il me faut une table, » reprend Pie IX.

Le soldat n'y avait point pensé. Il ne sait que répondre.

« Allons, poursuit Pie IX en riant, qu'à cela ne tienne. Tenez, mon ami, coiffez-vous de votre képi et remettez-vous à genoux, la tête droite et immobile. » Le soldat obéit. Pie IX, plaçant alors la feuille de papier sur le képi, se mit à écrire quelques lignes, et les donna ensuite au trouper qui ne savait comment exprimer sa reconnaissance.

Une autre fois, la police avait arrêté un homme qui distribuait clandestinement des exemplaires d'un pamphlet intitulé : *Histoire de Pie IX, pape intrus, ennemi de la religion*.

La nouvelle de cette arrestation fut portée au Saint-Père qui désira voir le coupable et se le fit amener. Il lui adressa quelques questions insignifiantes, et s'apercevant que le patient s'intimidait à la pensée de la punition sévère qui l'attendait, il arrêta ses interrogations, et lui dit avec bonté :

« Mon ami, laissons cela!.... Comme votre faute n'atteint que moi, je vous pardonne. »

Touché d'un pardon si facile et si paternel, le coupable se jeta, fondant en larmes, aux pieds du Saint-Père et lui offrit de lui révéler le nom des auteurs du pamphlet; mais Pie IX, l'éloignant doucement de la main, lui fit signe de ne rien dire. « Je ne veux rien savoir.... ajouta-t-il. Que leur faute reste ensevelie dans le silence! puisse seulement le repentir pénétrer dans leur cœur! »

Tel était le doux Pie IX dont la bonté semblait inépuisable et dont les malheurs furent si immérités. En admirant cette vertu, il nous faut bien admettre cette loi divine des compensations du juste souffrant pour les coupables et rendant plus efficace l'expiation commune.

XVII. LES FOULES CONTINUENT D'ACCCOURIR VERS ROME — NOUVELLES CONDAMNATIONS DE LA FRANC-MAÇONNERIE — PÈLERINAGES A ROME — NOCES D'OR

Reprenons maintenant le récit des dernières années du magnanime Pontife, captif